

Pour la dernière fois, je tire la porte et donne un tour de clé. Non sans un pincement au cœur, je glisse la clé dans la fente de la boîte aux lettres, fixée juste à l'entrée de la cure. Il est 17 heures au clocher de l'église quand je monte dans ma 206, pleine à craquer d'effets personnels. Le soleil laisse briller ses derniers rayons en ce samedi d'automne. Les arbres arborent leurs couleurs chatoyantes, les feuilles aux mille couleurs ocre révèlent combien la diversité est une richesse. Certains esprits parfois étroits pensent que l'uniformité est préférable, sans doute pour cacher une peur de la différence. La nature répond, comme en une parabole visuelle, que chacun est un être unique et que l'accueil de l'autre dans sa richesse propre conduit à l'harmonie. C'est dans cet éloge de la différence enseignée par la nature que les êtres humains sont appelés à se mettre au service du bien, du beau, du vrai. En un mot, de la vie.

Nous sommes le 9 octobre 2010. Je suis prêtre. Dans ma vie, deux réalités sont présentes. L'une est un mal-être dans l'institution Église dont je suis ministre ; l'autre est mon amour pour une femme, amour dont j'ai saisi toute l'importance au début de cette année.

Cela m'a conduit à prendre la décision de demander à être déchargé de mon ministère.

Demain dimanche, c'est l'évêque du diocèse qui viendra célébrer l'Eucharistie pour les paroissiens présents. Je n'ai pas eu le droit d'annoncer mon départ moi-même. Le silence imposé par l'autorité n'aura été rompu que pour prévenir l'équipe liturgique et quelques amis, qui n'auraient pas compris que je ne leur fasse pas part de cette décision qui bouleverse ma vie.

Depuis toujours, j'ai su que des prêtres quittaient le ministère pour se marier. J'ai connu l'un ou l'autre au fil de mon ministère. Je ne savais pas qu'un jour je vivrais la même expérience. Pourtant, chaque histoire est unique, ainsi que les conditions qui conduisent à prendre cette décision. Je ne savais pas qu'il en serait ainsi pour moi et, pourtant, lorsqu'on m'interrogeait sur mon engagement au célibat, je répondais toujours espérer le vivre jusqu'au bout. L'être humain est fragile, quel qu'il soit, fût-il prêtre. Si certains peuvent dire au jour de leur diaconat – le jour où l'engagement au célibat est pris officiellement, pendant le rite d'ordination – que jamais ils ne quitteront le sacerdoce car la force du Christ est en eux, je ne peux en dire autant. Je crois au Christ, oui, mais je me sais fragile car je suis un être humain. Je connais des hommes qui défendent avec véhémence le célibat ecclésiastique, mais qui en secret ne vivent pas ce qu'ils prêchent. Cela ne date pas d'aujourd'hui. Déjà Jésus donnait ce repère à ceux qui l'écoutaient : « Faites ce que les scribes et les pharisiens vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font » (Matthieu 23, 3).

La route qui me conduit jusqu'à la maison de Christine serpente pour quitter les montagnes du Bugey

puis se fait plane jusqu'aux portes de la Dombes. Je ne sais si je suis bien ou mal, heureux ou triste. Partir d'un coup, dans le silence, semble être comme une amputation. En même temps, cette route qui s'ouvre devant moi est signe de liberté intérieure. Pourtant, je pense aux paroissiens qui demain seront stupéfaits, désappointés, se sentiront peut-être abandonnés par leur curé qui part comme un voleur, n'ayant eu d'autre parole à dire que celle permise par l'évêque : une lettre personnelle qu'il lira en mon nom, après avoir annoncé aux fidèles présents qu'ils ne me reverront plus. Et encore, j'ai dû ajouter dans ma lettre que j'ai accepté les raisons du silence imposé par l'autorité.

Jusqu'au bout, l'évêque aura voulu que lui et moi restions seul à seul. Moi, j'avais à garder le silence, dans l'espoir pour l'évêque que je revienne sur ma décision au dernier moment, et surtout pour ne pas être conforté et encouragé par des personnes dans un choix irrévocable. Lui se donnait le droit d'en parler à son entourage, en l'occurrence son conseil épiscopal. Pot de terre contre pot de fer. J'étais devenu un inconnu pour cet homme imbu d'autorité, comme si je sortais de nulle part. Il ne reconnaissait plus en moi le Pierre docile qu'il avait connu pendant des années. Quelle crainte pour lui que je ne donne envie à d'autres prêtres de prendre le même chemin !

La nuit se fait proche. La route défile avec un goût de non-retour. J'ai cinquante-trois ans et j'ai pris une décision qui bouscule ma vie. Je le sais, j'en fais le choix. La manière même dont le déménagement a eu lieu me fait dire que l'on n'est rien, même dans l'Église. Pour l'évêque, il aurait fallu que je mette mes affaires dans une pièce de la cure et qu'après mon départ des personnes

de l'évêché viennent se charger du déménagement, mais sans moi. J'ai l'interdiction de remettre les pieds à Hauteville. Il aurait fallu également que tout semble normal à quiconque sonnerait à la porte de la cure, jusqu'au samedi soir de mon départ. J'ai fait en sorte qu'il en soit ainsi – seuls les tableaux ornant les murs furent changés. Quant à mon bureau et aux meubles de secrétariat, j'en fis le deuil, les laissant en place pour le prêtre qui assurerait l'intérim pendant quelques mois et qui arriverait sans mobilier.

C'est donc de nuit qu'avec Christine nous avons déménagé l'essentiel de ce qui m'appartient dans un petit véhicule loué pour la circonstance. Il était 23 heures lorsque nous avons commencé le premier voyage, puis 3 heures pour le second. Le lendemain soir, nous avons recommencé, avec les mêmes horaires, tout cela pour être les plus discrets possible, obéissant à l'exigence de silence imposée par l'autorité diocésaine. Cela nous aura coûté quelques séances chez l'ostéopathe !

Folie ? Oui, folie d'obéir ainsi. L'adulte qui est en moi était comme endormi, pour ne plus laisser s'exprimer qu'un être infantilisé qui doit obéir. Telle est la conception de l'évêque : le prêtre est fait pour obéir, il n'a pas à avoir d'états d'âme. Même si de telles paroles ont leur origine dans les ordres religieux fondés il y a plusieurs siècles, elles sont pour moi contraires à l'Évangile. Jésus est venu libérer les hommes, y compris du pouvoir des religieux de son temps. Des hommes dits d'Église se sont chargés, depuis, de remettre en place une domination qui, en certains siècles, fut dévastatrice.

COMBAT INTÉRIEUR

Revenons quelques mois en arrière. Beaucoup de choses tournent dans ma tête. Depuis longtemps, je m'interroge sur mon ministère de prêtre. J'ai le sentiment d'être un fonctionnaire du culte, alors que j'aimerais évangéliser. Mais je ne sais pas faire, je n'ai pas le charisme de la parole ni l'art de toucher les cœurs. Du moins est-ce mon impression. Chaque homélie est un acte de foi, je n'ai pas non plus la plume facile, même si de nombreux paroissiens m'ont dit avoir été touchés par ce qu'ils ont pu entendre de ma bouche. Mais il n'en reste pas moins que cela est lourd pour moi.

Et puis il y a ces réunions avec l'évêque et d'autres prêtres du diocèse auxquelles je dois participer, puisque j'ai été élu par mes confrères dans une structure que l'on nomme conseil presbytéral, dont la mission est d'apporter une réflexion sur différents sujets ecclésiaux. Je m'y ennuie profondément. Les premières années, c'était plutôt une joute entre l'évêque et quelques prêtres qui osaient penser par eux-mêmes, ce qui donnait parfois lieu à des élans de colère de la part de l'autorité.

Puis, au fil du temps, les prêtres portant le col romain ayant succédé à leurs aînés au sein de cette structure, les joutes verbales ont laissé place à une obéissance affirmée à l'évêque. Le mot d'ordre était celui de la « nouvelle évangélisation », pour reprendre une expression développée par le pape Jean-Paul II. Nous devons nous stimuler les uns les autres par le témoignage des actions que chacun pouvait mener dans son ministère et dans la fidélité à l'Église, pour évangéliser. Mais personne, moi pas davantage, n'a osé dire un jour devant ses confrères : « Je n'y arrive pas, je ne sais pas comment faire, je ne suis pas formé pour le contact humain, pour les relations humaines, pour l'écoute. Je suis formé par la théologie, la spiritualité et la liturgie que l'on m'a enseignées, mais sur le terrain les gens sont loin de tout cela, et moi, je me sens si loin d'eux ! » Non, ce qui revient davantage dans la bouche de certains prêtres, c'est l'épuisement que génère en eux la présence de non-pratiquants aux offices lors de grandes fêtes ou de funérailles. Pour ces prêtres, se retrouver parfois seul à dire la prière du Notre-Père devant une église pleine est démoralisant. Pourtant, ils pourraient voir cette réalité comme le lieu privilégié où leur talent d'évangéliste est appelé à s'exercer !

Parallèlement, le besoin de me sentir aimé a toujours été latent en moi. Je pense qu'il l'est en chaque être humain, et l'on ne me fera pas croire que les prêtres n'ont pas de souci de ce côté de leur personnalité. Combien de discours ou d'homélie rappelant la doctrine de l'Église en matière de morale sexuelle cachent en réalité une fragilité de la part du prêtre ! Lors d'une session du conseil presbytéral, ce sujet de l'affectivité des prêtres a été abordé. Il en est ressorti

qu'il n'y avait pas de difficultés : chacun vivait bien son célibat. C'est oublier qu'il aurait fallu beaucoup de courage à un prêtre pour avouer à ses confrères qu'il aime une femme, ou un autre homme ! Le sujet est tellement cadencé.

Lorsque, en février 2010, j'ai pris conscience de mon amour pour Christine, cela a suscité en moi un combat intérieur. Je l'avais rencontrée en septembre 1998, lorsqu'elle était venue inscrire sa fille aînée au catéchisme. L'année suivante, le 13 juillet 1999, en début de soirée, elle me téléphone en demandant à me rencontrer, alors que nous ne nous connaissions que très peu. En larmes, elle me raconte sa vie de galère depuis son mariage, à tout juste vingt ans, jusqu'au divorce, sept ans plus tard, les fréquents conflits avec son ex-mari... Je l'écoute, je l'accueille dans ce qu'elle vit. Commence alors entre nous un chemin d'amitié véritable qui l'aidera à se reconstruire intérieurement et spirituellement. En septembre 2001, je suis nommé dans une autre paroisse, c'est un déchirement pour elle. Nous continuons à nous voir pendant quelques mois ; au fil du temps, nos rencontres s'espacent. Je sens Christine distante, sans comprendre pourquoi car mon amitié pour elle est forte.

Son changement de travail va nous rapprocher : devenue salariée de l'Église en 2006, elle m'appelle régulièrement pour me demander mon avis sur son travail auprès des enfants et adolescents. Elle me donne aussi des idées pour mes activités en paroisse avec les tout-petits. Malgré cela, Christine reste distante à mon égard, alors que je la trouve très ouverte avec d'autres.

Je finis par lui dire que je ne supporte plus son attitude, que notre amitié est trop difficile à vivre dans

ces conditions. D'autant que son vouvoiement à mon égard, qui durera jusqu'en 2008, ne m'avait pas laissé entrevoir la réalité. Christine prend alors conscience qu'elle risque de me perdre à cause de son attitude. Elle m'explique que cette distance est pour elle un moyen de cacher, à elle-même et aux autres, combien elle tient à moi, combien notre relation lui est chère. Mais elle connaît aussi la règle du célibat sacerdotal, une règle qui engendre souffrance et déni, et elle s'interdit de tomber amoureuse de moi.

Nous mettons plusieurs mois, plusieurs années, avant de savoir quoi faire de ces sentiments mutuels qui oscillent entre amitié et amour, sans que nous puissions ni voulions le reconnaître.

Spirituellement aussi, le chemin se fait, avec des creux dans la prière, avec des cris d'appel. Mal dans ma peau, je commence à réfléchir à ce qui est comme un handicap en moi : quel est ce mal-être, d'où vient-il ? Un livre sur l'intimité et des émissions radio m'éclairent beaucoup et je fais un bout de chemin à la rencontre de moi-même, apprenant peu à peu à exister pour moi, et non d'abord par rapport à ce que je crois que les autres attendent de moi. J'apprends à lâcher mon perfectionnisme pour me donner le droit d'avoir des limites, d'être un homme avec sa finitude, et non un tout-puissant qui veut maîtriser sa vie, même si c'est inconscient. J'apprends la démaîtrise, le lâcher-prise, pour renaître à la vie.

Avec tout cela, je prends encore plus conscience de l'importance que Christine a dans ma vie. Mais pas au point de m'interroger sur le fait de quitter le ministère. C'est plutôt entre nous le rêve de travailler ensemble pour l'annonce de l'Évangile, elle comme laïque en

mission, moi comme son curé, ou encore le rêve de passer notre retraite ensemble lorsque j'aurai soixante-quinze ans, l'âge de la retraite pour les prêtres.

Début 2010, les choses évoluent rapidement. Deux semaines de convalescence chez Christine nous permettent de réfléchir plus intensément à notre relation. Elle prend conscience de son attachement profond à moi, de son désir profond de construire une vie conjugale ensemble. De mon côté, il me faut bien me rendre à l'évidence qu'il en est de même.

— Tu me dis que tu m'aimes, mais qu'est-ce que tu fais concrètement ? Devrons-nous nous aimer dans le secret ?

Cette question de Christine est l'élément déclencheur de ma réflexion et de mon combat intérieur, qui dure plusieurs mois. Un combat par rapport à mon engagement de prêtre, par rapport au célibat. Oui, j'ai donné ma vie au Christ, oui, je souffre dans cette structure d'Église, oui, j'en ai souffert au point de faire une dépression il y a quelques années, qui faillit déjà me faire quitter le ministère. Mais aujourd'hui se pose une réalité nouvelle face à moi : j'aime Christine.

Un choix devient inévitable : soit nous cessons de nous voir, soit nous vivons cachés, soit je quitte le ministère.

Cesser de nous voir : choix difficile mais possible, avec l'évidence intérieure que nous passerions le reste de notre vie à nous attendre, voire à nous chercher.

Vivre cachés : un choix également possible mais que nous écartons, car nous voulons pouvoir nous exprimer librement et publiquement notre amour, ne serait-ce qu'en nous promenant main dans la main. Vivre cachés serait, pour nous, être malhonnêtes vis-à-vis

des paroissiens, de nos familles, et serait finalement un contre-témoignage. D'autant que Christine a de grands enfants : comment réagiront-ils à notre projet ? S'ils sont gênés ou réticents, il est évident que nous ne pourrons pas aller plus loin. Au contraire, leur réponse est : « Maman, tu vas enfin pouvoir être heureuse ! » Pour eux, il est hors de question que, vu notre situation, nous vivions une double vie.

Quitter le ministère : je me pose plusieurs questions. « Comment ça se passe de l'autre côté de la barrière, pour un prêtre qui s'en va ? L'Église ne semble pas être présente, mais Dieu ? Et tous ces gens qui vivent hors des règles de l'Église, comment vivent-ils, comment Dieu est-il là pour eux ? » Ces questions occupent mon esprit. En même temps, je me sens de plus en plus vide, sec, dans mes préparations d'homélies pour les messes dominicales ou pour les funérailles. Comme je l'ai écrit, cela a toujours été lourd car je n'ai pas le charisme de la parole, mais jamais cela ne s'est manifesté à ce point. Je m'interroge aussi sur ma relation à Dieu : je l'aime, je crois en Lui, mais qu'advient-il de moi si j'arrête ? Serai-je banni loin de Lui ? Je pense que toutes ces questions naissent de mon éducation, avec un Dieu davantage juge que miséricorde. Cela ressort à l'heure du débat intérieur sur mon avenir.

Une réalité est sûre : je n'en peux plus, je suis épuisé par cette lourdeur intérieure du ministère à exercer, ou plutôt cette fonction de culte à assurer. Tant pis si Dieu ne veut plus de moi, moi je n'en peux plus ! Si je reste, je me vois vieillir dans la sécheresse, sans envie ni goût pour ce que je fais, car je vis cela comme un fonctionnement et non comme une mission.

De quoi allons-nous vivre ?

Parallèlement au combat intérieur se joue un autre combat pour Christine et moi, d'ordre tout à fait matériel : de quoi allons-nous vivre, comment vivre alors que je n'aurai plus de revenus et que Christine sera elle aussi en recherche d'emploi ? Il est évident que sa mission actuelle comme salariée au sein d'un service d'Église ne pourra pas durer. Quelle reconversion professionnelle ?

Chaque soir, au téléphone, nous partageons nos réflexions du jour. Christine a peur que cette inconnue ne me fasse renoncer à mon souhait de quitter le ministère. Sur Internet, elle vient de découvrir un forum regroupant des compagnes de prêtres. La plupart de ces femmes se résignent à une vie cachée avec leur compagnon prêtre, celui-ci préférant rester en activité, avec un statut et une reconnaissance, mais aussi avec un revenu régulier. Se retrouver au chômage, sans qualification, coupé de relations parfois gratifiantes, cela fait peur, très peur, surtout quand l'âge avance. Pourtant, leur amour envers une femme est profond, sincère, vital même. Car dans l'amour les deux sont impliqués, la femme n'est pas la tentatrice qui détournerait le prêtre, comme certains se plaisent à le penser. Le déchirement intérieur se vit aussi bien du côté de la femme que du côté du prêtre. Pour la femme, elle est une inconnue aux yeux de tous ; si son compagnon vient à être hospitalisé d'urgence, elle ne peut se rendre auprès de lui, elle n'existe pas alors qu'elle a souvent tout donné d'elle-même pour lui. Puis, un jour, parfois après de longues années, le basculement se fait, la décision de quitter l'engagement sacerdotal est

prise. D'autres fois, cela se passe brutalement, à la suite d'une dénonciation généralement anonyme arrivée sur le bureau de l'autorité diocésaine.

Nous savons cela. Pour moi, il n'est pas possible de rester dans cet entre-deux depuis que j'ai pris conscience de mon amour pour Christine, et aussi parce que, de plus en plus, je me sens mal à l'aise dans le fonctionnement de l'institution. Christine m'apprend qu'elle pourra bénéficier d'une allocation chômage ; de mon côté, j'ai quelques économies, ce qui nous permettra de nous préparer à une reconversion. Pour d'autres prêtres qui font le même choix que moi, la situation est parfois différente. Certains ont des revenus familiaux réguliers, d'autres vont vivre grâce au salaire de leur compagne qui a un emploi pérenne. Certains encore, du fait de leur mission au sein de l'institution, ont la possibilité de se tourner vers l'enseignement au sortir de leur ministère.

Je fais le choix de partir. C'est une décision de survie de ma part, c'est aussi un saut dans l'inconnu, mais que nous vivrons à deux. J'espère ne pas vivre intérieurement ce que les Hébreux ont vécu après leur sortie d'Égypte, à savoir le regret d'une situation qui leur apparaissait confortable au regard de leur marche dans le désert.

Alors que ma décision est prise, surgit du plus profond de moi-même une peur : le regard des autres, celui de ma famille. Quel regard les paroissiens actuels et passés porteront-ils sur moi ? Quel regard nos amis respectifs auront-ils ? Moi qui ai si peu confiance en moi, qui ai besoin d'être apprécié, rassuré quant à la qualité de mon travail, serai-je capable de supporter un changement de regard sur moi, une mise en cause,

voire une accusation ? Je pense que j'ai passé une grande partie de ma vie à chercher à être apprécié en correspondant aux attentes des autres, ce qui révèle une grande insécurité intérieure, due à mon histoire, à mon enfance.

Cette peur se révèle très forte vis-à-vis de ma famille. Nous n'avons pas l'habitude de nous parler en profondeur, nous sommes plutôt dans le simple partage d'informations. J'ai peur du jugement, parce que je sors du cadre établi. Peut-être aussi que ma famille se trouvera, sans l'avoir voulu, confrontée au regard et au jugement de leurs amis et voisins, quand ils apprendront ma décision. « La peur est mauvaise conseillère », dit l'adage. Si je discerne mes choix à partir de cela, rien ne changera, je calquerais une fois de plus mes décisions sur ce qui fera le moins de peine à mon entourage, qu'il soit familial ou paroissial. Si j'écoute mon être intérieur, alors je dois admettre que je suis en grande souffrance. Certaines personnes pourraient dire que ce que je vis est un combat spirituel tout à fait normal, que quitter le ministère serait céder à la tentation, un peu comme la chèvre de M. Seguin qui est attirée par une herbe qu'elle croit plus verte de l'autre côté de la clôture et par une liberté dont elle se croit privée dans son enclos.

Je n'ai pas la force spirituelle des saints, d'ailleurs je n'en suis pas un. Parfois, au fond de moi, alors que je réfléchis encore et toujours à la décision que je prends, je m'interroge sur toutes ces personnes qui un jour se retrouvent hors des règles fixées par l'Église : qui s'occupe d'elles, qui prend soin de ces « brebis égarées », qui leur dit que Dieu est proche d'elles, malgré les faux pas qui leur sont reprochés ? Oui, je

m'interroge. Cette peur qui me paralyse au moment où je veux dire ma décision à mes frères qui sont là, en face de moi au cours d'un repas en famille, ne doit pas l'emporter et me faire croire que je n'ai aucune force, aucune volonté, que je ne suis pas capable et que, finalement, ma décision est une bêtise. Il m'est difficile de parler, je ne pourrai le faire au bout du compte que par l'intermédiaire d'une belle-sœur qui a perçu que quelque chose n'allait pas. Je suis ligoté dans ma peur du regard, du jugement.

Se pose également la question de notre vie chrétienne. Christine et moi ne rejetons rien de notre foi en Jésus Sauveur ; nous croyons à l'importance des sacrements comme à l'importance des Évangiles et du témoignage de vie chrétienne. Nous savons qu'au jour de mon départ tout sacrement nous sera interdit. Pourtant, à aucun moment nous ne mettons en cause notre pratique dominicale. Il est pour nous évident que nous continuerons à participer à la messe, car nous croyons à l'importance de la foi partagée. On n'est pas chrétien chacun dans son coin, la foi se vit certes personnellement, mais aussi avec d'autres. Où irons-nous à la messe ? Dans un lieu où le prêtre nous accueillera tels que nous sommes, fraternellement, sans être gêné ni voir dans notre présence un contre-témoignage. Nous ne voulons pas non plus troubler des paroissiens qui m'ont connu comme prêtre et qui aujourd'hui nous voient au bras l'un de l'autre, Christine et moi. Trouverons-nous des prêtres et des paroissiens accueillants ? Même si la peur d'être rejetés est présente, nous croyons que Dieu ne nous abandonnera pas.